



**LIBERATION – MERCREDI 4 JUIN 1997**

## **LES PIEDS DANS LE CRU**

**Dans le Nord, des adolescents cabossés : « La vie de Jésus », de Bruno Dumont**

Il faut à priori apaiser les futurs spectateurs du futur premier film de Bruno Dumont qui pourrait être un rien rebutés par le caractère catholique de son titre. Dans *La vie de Jésus* il ne sera guère question du fameux crucifié palestinien. Mais cet apaisement n'est que de courte durée. Dès ses premières images, *La vie de Jésus* nous jette sur la route d'un film ardent, chemin de croix en effet où chaque station marque une descente aux enfers. Jésus serait alors un nom de passe, pseudonyme pour toutes sortes de damnations, ou diminutifs générique de la poisse.

Le jeune Freddy, adolescent cabossé d'un patelin du nord de la France, peut donc faire office de Christ des cambrousses septentrionales, puisque sa petite amie se prénomme Marie. On pourrait même dire Cri-Christ à l'instar de ses copains qui s'autobaptisent Quinquin, Michou, ou Gégé. Une bande de jeunes provinciaux ordinaires qu'une forte activité tient en éveil : S'emmerder à mort, par delà l'ennui, apôtres du négatif, sans même la tchatche des grandes banlieues en guise de viatique.

Ils font du bruit plus qu'ils ne parlent, la bouche pleine des cailloux de leur impossible accent. Pour se dire à eux même qu'ils n'ont pas les mots suffisants. Pour dire quoi de toute façon ? Que la vie est une tartine de merde ? Que l'horizon a été annulé ? Que l'addition de leurs maigres existences se chiffre en négatif ?

Même quand ils s'aiment, puisque Freddy, le fils de la bistrotière, aime Marie, caissière à l'Intermarché. Aimer c'est-à-dire baiser, se saillir à toute vitesse, le plus souvent possible. Et la mort qui n'est même pas une solution exceptionnelle puisqu'elle est le chromosome ambiant : quand les copains visitent un des leurs à l'hosto où il est en train d'agoniser du sida, où lorsque Freddy est saisi de crises d'épilepsie. Mais aussi bien, à égalité de malchance, quand la chouette bande de copains s'en prend à Kader, jeune beur, et frère de misère, qu'ils menacent de racisme meurtrier en exutoire classique à leur haine d'eux même. Il faut donc parler de réalisme à propos de *La vie de Jésus*. Un hardréalisme qui culmine dans une scène de cul où, en plan très serré une bite pénètre une chatte. Les bénéfices de cruditité sont immenses. Elle élude toute forme d'afféterie sur la beauté cachée de la laideur et toutes ces sortes de fadaises sur la poésie des ruines, qu'elles soient industrielles ou symboliques. Ni beaux, ni moches, les protagonistes amateurs de *La vie de Jésus* sont simplement, brutalement, physiques. Même la campagne, pourtant fixée dans les grandes largeurs du cinémascope, est interdite, histoire de saccager la compassion si contemporaine pour les choses de la nature. Cette cruditité barre aussi toute tentative de psychologisation anesthésiante. « Dégage ! » est la réplique maîtresse de ce film qui tout entier fait la gueule, et où les « événements » arrivent toujours à la volée, requiem de la banalité dans l'interstice des temps morts. Cette cruditité qui empêche enfin que l'on s'en tire avec des explications atténuantes. Ainsi dans sa manière sonore de souligner que dans ce genre de bled en forme de cul-de-sac, la hiérarchie des forces, donc les rapports de classe, se mesure aux décibels des cylindrées. Mobs, motos ou 205 GTI, c'est le moteur qui fait la dialectique.

Si *La vie de Jésus* est le plus parfait documentaire qu'on ait vu récemment (avec *Western* de Manuel Poirier) sur la survie en province ordinaire, c'est précisément parce qu'il laisse grande ouverte les fenêtres de la non-interprétation, et partant, de l'imaginaire. Et s'il nous harponne au point qu'on le prescrit avec urgence comme sauf-conduit pour traverser les territoires de l'intimité, c'est qu'il donne des images aux chaos de nos vies, par la ponctuation de scènes insensées : La grosse mère de Freddy, surgissant de son bain telle une Diane descendue d'un Fragonard. Une fanfare municipale traverse le paysage comme pour mettre en musique un enterrement sans cadavres. Ou la fin : Freddy torse nu dans une prairie, vautré dans un pandémonium du monde, *dormeur du val* sans le savoir.

GERARD LEFORT